

meilleur mercure qu'on puisse employer, et dans la pharmacie, et dans la métallurgie, c'est celui qui a été tiré du cinabre. Pour séparer la combinaison que la nature a faite du soufre et du mercure, deux matières volatiles, il faut avoir nécessairement recours à l'action du feu, et y joindre un intermède. C'est ou de la limaille de fer, ou du cuivre, ou du régule d'antimoine, ou de la chaux, ou du sel alkali fixe. La Hongrie, l'Esclavonie, la Bohême, la Carinthie, le Frioul et la Normandie fournissent à l'Europe cette dernière espèce de mercure. Ce qu'il en faut à l'Espagne pour le Mexique sort de sa mine d'Almaden, déjà célèbre du temps des Romains; mais le Pérou a trouvé dans son sein même, à Guanacavelica, de quoi pourvoir à tous ses besoins.

Cette mine était, dit-on, connue des anciens Péruviens, qui s'en servaient uniquement pour peindre leur visage. On l'oublia dans le chaos où la conquête plongea cette région infortunée. Elle fut retrouvée en 1556, selon quelques historiens, et en 1564, selon d'autres. Mais Pedro-Fernandez Velasco fut le premier qui, en 1571, imagina de la faire servir à l'exploitation des autres mines. Le gouvernement s'en réserva la propriété. Dans la crainte même que les droits qu'il mettait sur le mercure ne fussent fraudés, il défendit d'ouvrir, sous quelque prétexte que ce fût, d'autres mines du même genre.

La mine de Guanacavelica a éprouvé plusieurs

révolutions. Au temps où nous écrivons, sa circonférence est de cent quatre-vingts vares, son diamètre de soixante, et sa profondeur de cinq cent treize. Elle a quatre ouvertures, toutes au sommet de la montagne, un petit nombre d'arcboutans destinés à soutenir les terres, et trois soutiraux qui donnent de l'air ou servent à l'écoulement des eaux. Elle est exploitée par quelques associés, la plupart sans fortune, auxquels le souverain fait les avances dont ils ont besoin, et qui lui livrent le mercure à un prix convenu. Les hommes employés à ces travaux éprouvaient autrefois assez généralement des mouvemens convulsifs. Cette calamité est maintenant beaucoup moins commune, soit parce que le mercure que le minerai contenait a diminué de plus de moitié, soit qu'on ait imaginé quelques précautions qui avaient été d'abord négligées. Ceux qui ont soin des fourneaux sont presque les seuls exposés aujourd'hui à ce malheur, et encore leur guérison est-elle assez facile. Il n'y a qu'à les faire passer dans un climat chaud, qu'à les occuper à la culture des terres. Le mercure qui infectait leurs membres sort par la transpiration.

La stérilité de Guanacavelica et des terres limitrophes est remarquable. Aucun arbre fruitier n'a pu y être naturalisé. De toutes les espèces de blé qu'on a semées, l'orge seul a germé, et encore n'est-il jamais parvenu à former du grain. Il n'y a que la pomme de terre qui ait prospéré.

L'air n'est pas plus salubre que le sol n'est fertile. Les enfans nouvellement nés périssent par le tétanos, encore plus souvent que dans le reste du Nouveau-Monde. Ceux qui ont échappé à ce danger sont attaqués, à trois ou quatre mois, d'une toux violente, et meurent la plupart dans des convulsions, à moins qu'on n'ait l'attention de les transporter sous un ciel plus doux. Cette précaution, nécessaire pour les Indiens, pour les métis, l'est beaucoup plus pour les Espagnols, qui sont moins robustes. La rigueur extrême du climat, les vapeurs sulfureuses qui couvrent l'horizon, le tempérament généralement vicié des pères et des mères, doivent être les causes principales d'une si grande calamité.

Il y avait long-temps que les monts très-élevés de Guanca-Vélica occupaient les hommes avides de richesses, lorsqu'ils sont venus intéresser la physique.

Les astronomes envoyés en 1735 au Pérou pour mesurer les degrés du méridien parcoururent un espace de quatre-vingt-dix lieues, en commençant un peu au nord de l'équateur jusqu'au midi de la ville de Cuença, et n'aperçurent aucun signe qui leur donnât lieu de croire que ces montagnes, les plus hautes de l'univers, eussent été jamais couvertes par l'Océan. Les bancs de coquillage qu'on découvrit quelque temps après au Chili ne prouvaient pas le contraire, parce qu'ils étaient sur des hauteurs qui n'avaient que cin-

quante toises. Mais, depuis que Guanca-Vélica a offert des coquilles en nature et des coquilles pétrifiées, les unes et les autres en très-grand nombre, c'est une nécessité de revenir sur ses pas et d'abandonner toutes les conséquences qu'on avait tirées de ce phénomène.

Ce n'est pas à Guanca-Vélica que le mercure est livré au public. Le gouvernement l'envoie dans les provinces où sont les mines. Les dépôts sont au nombre de douze. En 1765, Guanca-Vélica en consumma lui-même cent quarante-deux quintaux; Tauja deux cent quarante-sept; Pasco sept cent vingt-neuf; Truxillo cent trente et un; Cuzco treize; la Plata trois cent soixante-neuf; la Paz trente; Caylloma trois cent soixante-quatorze; Carangas cent cinquante; Oruro douze cent soixante-quatre; Potosi mille sept cent quatre-vingt-douze. Ce qui fit en tout cinq mille deux cent quarante et un quintaux.

Quoique la qualité du minerai décide de la plus grande ou de la moindre consommation du mercure, on pense généralement dans l'autre hémisphère, où la métallurgie est très-imparfaite, que dans l'ensemble la consommation du mercure est égale à la quantité d'argent qu'on tire des mines. Dans cette supposition, les douze dépôts qui, depuis 1759 jusqu'en 1763, livrèrent, année commune, cinq mille trois cent quatre quintaux dix-huit livres de mercure, devaient recevoir cinq mille trois cent quatre quintaux dix-

huit livres d'argent. Cependant il ne leur en fut porté que deux mille deux cent cinquante. Ce furent donc deux mille sept cent cinquante-quatre quintaux dix-huit livres qui furent détournés pour frauder les droits.

xxix.
Renverse-
ment et réé-
dification de
Lima. Mœurs
de cette ca-
pitale du
Pérou.

Lima a toujours vu couler dans son sein la plus grande partie de ces richesses, qu'elles aient ou n'aient pas échappé à la vigilance du fisc. Cette capitale, bâtie en 1535 par François Pizarre, et devenue depuis si célèbre, est située à deux lieues de la mer, dans une plaine délicieuse. Sa vue se promène d'un côté sur un océan tranquille, et de l'autre s'étend jusqu'aux Andes. Son territoire n'est qu'un amas de pierres à fusil que la mer y a sans doute entassées avec les siècles, mais couvertes d'un pied de terre, que les eaux de source qu'on y trouve partout en creusant ont dû y amener des montagnes.

Des cannes à sucre, des oliviers sans nombre, quelques vignes, des prairies artificielles, des pâturages pleins de sel, qui donnent aux viandes un goût exquis, de menus grains destinés à la nourriture des volailles, qui sont parfaites, des arbres fruitiers de toutes les espèces, quelques autres cultures, couvrent ces campagnes fortunées. L'orge et le froment y prospérèrent longtemps; mais un tremblement de terre y fit, il y a plus d'un siècle, une si grande révolution, que les semences pourrissaient sans germer. Ce ne fut qu'après quarante ans de stérilité que le sol

redevint tout ce qu'il avait été. Lima dut de nouveau ses subsistances aux sueurs des Américains. Le service domestique, les arts usuels continuèrent à être le partage des noirs, des mulâtres, des plus pauvres d'entre les métis.

Avant l'arrivée des Espagnols, toutes les constructions se faisaient au Pérou sans aucuns fondemens. Les murs des maisons particulières et des édifices publics étaient également jetés sur la superficie de la terre, avec quelques matériaux qu'ils fussent élevés. L'expérience avait appris à ces peuples que dans la région qu'ils habitaient c'était l'unique manière de se loger solidement. Leurs conquérans, qui méprisaient souverainement ce qui s'écartait de leurs usages, et qui portaient partout les pratiques de l'Europe, sans examiner si elles convenaient aux contrées qu'ils envahissaient, leurs conquérans s'éloignèrent en particulier à Lima de la manière de bâtir qu'ils trouvaient généralement établie. Aussi, lorsque les naturels du pays virent ouvrir de profondes tranchées et employer le ciment, dirent-ils que leurs tyrans creusaient des tombeaux pour s'enterrer; et c'était peut-être une consolation au malheur du vaincu de prévoir que la terre elle-même le vengerait un jour de ses devastateurs.

La prédiction s'est accomplie. La capitale du Pérou, renversée en détail par onze tremblemens de terre, fut enfin détruite par le douzième. Le 28 octobre 1746, à dix heures et demie